

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ LINNÉENNE
DE LYON

Année 1879

(NOUVELLE SÉRIE)

TOME VINGT-SIXIÈME

LYON
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE
MÊME MAISON A GENÈVE ET A BALE

PARIS
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEURS
19, RUE HAUTEFEUILLE

1879

DE LA DIMINUTION
DES PETITS OISEAUX

PAR UN NATURALISTE

Depuis quelque temps surtout on se plaint à la campagne de la diminution croissante des petits oiseaux.

Cependant l'auteur de toutes choses, en créant les animaux, leur donna des lois capables de conserver les espèces, en chargeant quelques-unes d'entre elles du soin de les maintenir dans des proportions convenables, de manière à entretenir dans l'univers cet équilibre harmonieux qui excite notre admiration.

Quand il arrive quelque trouble dans ces lois providentielles, c'est ordinairement la faute de l'homme.

Ainsi la diminution des petits oiseaux, dont on se plaint, paraît tenir à des causes diverses : 1° à la multiplication, dans des lieux plus ou moins inhabités, des maisons ou autres constructions ; 2° à la multiplication des chats, ennemis naturels des oiseaux ; 3° à la destruction des œufs ou des nids des oiseaux par les enfants ; 4° aux guerres trop actives et aux guerres intempestives faites aux petits oiseaux ou aux oiseaux utiles, par les chasseurs et surtout par les braconniers.

I. — DE LA MULTIPLICATION A LA CAMPAGNE DES MAISONS
ET AUTRES HABITATIONS.

L'accroissement ou l'augmentation, à la campagne, de la population, fait naturellement naître le besoin de bâtiments nouveaux, pour loger ce surcroît d'habitants.

Quand un propriétaire, charmé d'un site ou d'une position agréable, ou par tout autre motif, est poussé par le désir de bâtir, je ne dirai pas un château, mais seulement une maison ou une grange, son premier soin est de faire disparaître les arbres, les bois ou les buissons trop rapprochés du bâtiment qu'il va construire ; il détruit probablement, par là, des lieux où des petits oiseaux élevaient leur famille.

Cet abattis est nécessaire pour ne pas trop resserrer la construction qu'on va élever.

Mais les petits oiseaux, surtout ceux qui aiment les solitudes, disparaissent pour toujours de ce lieu, où ils trouvaient la paix et la tranquillité.

Au bout de quelque temps, d'autres oiseaux viennent s'y implanter. Le moineau, ce parasite effronté, est un des premiers à y arriver ; il trouve dans la grange, dans le grenier ou dans la basse-cour quelque chose à grapiller et les moyens d'y vivre assez facilement. Puis, lorsqu'un jardin et un verger accompagnent la construction, le pinson, le chardonneret et d'autres petits passereaux viennent aussi s'y établir.

II. — LA MULTIPLICATION DES CHATS.

Mais le propriétaire, pour se défendre des rats et des souris, qui ne manquent pas de venir aussi s'implanter dans le logis, introduit dans ses bâtiments des chats, mortels ennemis des petits oiseaux.

Et l'on ne saurait dire quelle guerre cruelle ces carnassiers font à ces êtres emplumés, qui font l'agrément de nos jardins et de nos enclos.

L'un de mes amis, qui avait pris sous sa protection ces petits musiciens, dont les accents enchantaient ses oreilles, s'était vu obligé de faire successivement fusiller tous ses matous, surpris en flagrant délit d'avoir occis plusieurs de ces innocentes créatures.

L'un avait étranglé sur ses œufs une femelle de rossignol, qui prêtait une oreille trop attentive aux sons enchantés que son époux tirait de son gosier harmonieux.

Un second avait croqué sur son nid une femelle de pinson, trop occupée à ses devoirs d'incubation.

Un troisième avait choisi le moment où de jeunes merles étaient

prêts à quitter la couche de leur jeune âge, pour se procurer le plaisir de faire, en les croquant, un excellent déjeuner.

Peu de ces petits oiseaux peuvent échapper aux griffes de ces matous, à moins de circonstances exceptionnelles.

Une pie grièche, connue sous le nom d'*décorcheur*, avait placé son nid sur le prunier du jardin d'un de mes amis. Ce nid n'avait pu échapper à l'œil perspicace du chat du logis. Il le regardait souvent avec des yeux qui témoignaient de ses désirs de lui faire une visite intéressée ; mais il n'avait pas trouvé le moment favorable.

Un jour que les parents semblaient s'être oubliés, maître Rominagrobis entendit les petits ouvrir le bec pour appeler la nourriture. Il crut le moment propice, et se mit à grimper vers le lieu d'où partaient les cris. Déjà il approchait du but de ses désirs, et peut-être déjà se congratulait-il du bon repas qu'il allait faire ; mais il comptait sans la vigilance de la mère. Celle-ci l'aperçut, vola sur son dos, le mordit et le pinça de telle sorte, qu'il fut obligé de redescendre honteusement, sans avoir pu satisfaire sa convoitise.

La leçon avait été assez forte, pour le dégoûter de remonter sur l'arbre.

Nos oisillons de basse-cour, placés sous notre sauvegarde, n'ont ordinairement à redouter que les rapaces diurnes, quand nous négligeons de veiller sur leurs jours, et qu'ils s'éloignent un peu trop de leur mère ; mais ils ont parfois à craindre des ennemis dont on ne se doutait pas.

Une riche fermière voyait disparaître chaque jour un certain nombre de ses poussins et de ses canetons sans en pouvoir connaître la cause. Elle chargea un de ses domestiques de monter la garde, et bientôt le mystère fut éclairci. Des pies lui avaient enlevé, sous les yeux de leur mère, successivement soixante et douze poussins, et des brochets avaient tiré par les pieds, pour les engloutir, une quarantaine de canetons, qui se promenaient avec trop de confiance sur les eaux de ses étangs.

III. — DESTRUCTION DES NIDS ET DES ŒUFS DES OISEAUX PAR LES ENFANTS.

Dans tous les temps, les enfants de 12 à 16 ou 17 ans n'ont pas eu de plaisirs plus vifs que de chercher les nids des oiseaux.

On s'en est médiocrement préoccupé jusqu'à présent; mais il serait peut-être nécessaire d'y apporter une attention plus sérieuse.

Dès que le printemps revient nous faire oublier la tristesse de l'hiver, tous les êtres organisés éprouvent l'influence de la chaleur renaissante.

Les plantes les plus hâtives entr'ouvrent leurs corolles, pour offrir, aux yeux de l'homme, les formes les plus variées de leurs pétales, et leurs joyeuses couleurs, et pour laisser, sous leurs voiles odorants, s'accomplir les actes mystérieux destinés à la propagation de l'espèce.

Les oiseaux, naguère muets, ne tardent pas, sous l'influence d'un air plus chaud, à recouvrer ces chants variés, ces voix harmonieuses qui charmaient nos oreilles et donnaient de la vie à nos campagnes.

On les voit agités d'une inquiétude inaccoutumée, et remplis d'une animation plus visible. Plusieurs s'empressent de bâtir le nid destiné à recevoir leurs œufs, ou à loger leur famille.

Mais les joies de leurs hyménées ne tardent pas à être mêlées de beaucoup de tourments.

Ne voit-on pas alors, à la campagne, les jeunes garçons visiter les arbres, les buissons et les lieux les plus cachés, pour découvrir les nids, qu'ont cherché à dérober à leurs yeux les soins empressés des petits oiseaux?

Dieu sait alors la joie qu'éprouvent ces gamins, quand ils peuvent tromper les peines prises par les parents; ils se rient des cris et des gémissements de ces malheureux, qui voient enlever, sous leurs yeux, les objets les plus chers de leur tendresse.

Lafontaine a dit avec raison : « Cet âge est sans pitié. »

Quels fruits ces enfants retirent-ils de leurs coupables larcins? Ils détruisent des œufs, dont le plus souvent la petitesse ou la demi-incubation leur empêchent de tirer parti. Heureux, quand le dommage causé par eux n'offre pas des motifs sérieux de regrets!

J'ai vu faire une omelette avec des œufs de perdrix!

Ces dénicheurs font à l'agriculture un tort dont ils ne sentent pas les conséquences.

Les perdrix nourrissent leurs petits avec les larves connues sous le nom d'*œufs de fourmis*. Elles empêchent ainsi la multiplication de ces hyménoptères, qui causent aux bois des préjudices plus ou moins considérables.

Les jeunes oiseaux que les enfants dérobent ainsi, avec l'intention

de les élever, meurent presque tous entre leurs mains inintelligentes. Ces gamins ne peuvent remplacer les soins et les peines pris par leurs parents. Ils ne peuvent surtout leur donner la chaleur que leur commune le sang de leur mère; aussi périssent-ils généralement sous l'influence du froid qu'ils éprouvent, surtout durant la nuit.

Il serait donc utile de stimuler la vigilance des gardes-champêtres à prendre des soins plus attentifs à la conservation des nids des oiseaux.

Nos lois sur la chasse et sur tout ce qui s'y rattache, devraient être en harmonie avec les lois de la nature.

Jetons donc un coup d'œil rapide sur le genre de vie des oiseaux. Il suffira pour nous indiquer nos devoirs.

IV. — ÉTUDES SUR LES MŒURS DES PRINCIPALES FAMILLES DES OISEAUX.

PALMIPÈDES. — Ces oiseaux sont facilement reconnaissables à leurs doigts unis par une membrane et donnant à leurs pieds la faculté d'être propres à la nage.

Leurs plumes sont huilées pour être imperméables à l'humidité et pour conserver au sang sa chaleur.

Leur corps a la forme d'une quille de vaisseau, pour glisser avec plus de facilité sur l'élément liquide.

Ils se tiennent presque constamment sur les eaux, où ils se nourrissent de poissons, d'animaux ou de plantes aquatiques.

A part ces caractères généraux servant à les distinguer, quelle admirable variété dans leur structure, leurs habitudes et leurs mœurs!

Les uns vivent sur la surface tranquille de nos étangs ou de nos lacs; les autres se tiennent sur les fleuves ou sur les flots agités des mers.

Les Palmipèdes pouvant assez librement marcher, le font en se balançant ou avec une démarche commeboiteuse.

Il en est dont les pieds sont tellement rejetés en arrière, qu'ils sont peu propres à la marche, mais très habiles à la nage et à plonger.

Chez quelques-uns de ceux-ci, les ailes sont tellement raccourcies, qu'elles ne sont presque aptes qu'à rendre la natation plus active.

Quelques autres, au contraire, sont pourvus d'ailes très développées,

qui leur permettent d'effleurer la surface des océans et de s'élever au dessus des nuages dans les moments de tempête.

Quelques-uns ont le bec crochu ou dentelé pour happer les poissons et les retenir malgré leur corps glissant. D'autres ont le bec plus ou moins aplati et muni de dentelures ou de lamelles destinées à prendre la proie qu'ils ont saisie dans la vase, en permettant à l'eau boueuse de s'écouler sur ses bords.

A la partie antérieure de leur bec, aboutissent des filets nerveux chargés de leur permettre d'avoir le sentiment de la proie qu'ils rencontrent en barbotant dans la vase.

La graisse des uns a une certaine solidité et se fige après avoir été fondue : c'est le caractère des oiseaux *gras* ; celle des autres reste liquide et huileuse après la fusion ; elle se rapproche de celle des cétacés aquatiques, et suffit pour faire reconnaître les oiseaux *maigres*.

Quelques-uns sont destinés à remplir, sur les mers, l'office des vautours sur la terre, c'est-à-dire de les purger des immondices qu'ils souillent.

La plupart des autres nous montrent, dans leur chair propre à nous servir de nourriture, des témoignages de la bonté de la nature pour l'homme. Les uns nous offrent, avec le plaisir de la chasse, une nourriture abondante et souvent recherchée, et pour que cette sorte de manne ne nous fasse pas défaut, ils ont la faculté d'avoir des couvées nombreuses ; quelques-uns de ces oiseaux pondent jusqu'à plus de 25 œufs, et ils vont les cacher dans les beaux jours, sur les bords déserts des lacs du nord, où ils peuvent, sans trouble, se livrer à leur incubation et revenir nous visiter aux approches de l'hiver, suivis de leur nombreuse famille.

Quelques-uns sont pour nous des animaux domestiques, destinés à faire les honneurs de nos repas.

On engraisse les oies en les tenant dans l'épINETTE, pour les empêcher de faire trop de mouvements ; on les prive de lumière pour les porter au sommeil. Gardons-nous d'exercer sur ces oiseaux des cruautés inutiles, telles que de leur clouer les pattes et de leur crever les yeux.

Les Romains, qui étaient nos maîtres en fait de gourmandise et de sensualité, nous ont appris à obtenir des foies gras de ces oiseaux ; il s'agit pour cela, non-seulement de les engraisser, mais de leur faire

avaler durant l'engraissement des boulettes de pain sec d'une grosseur à les étouffer à moitié. Les poumons alors ne pouvant remplir leurs fonctions d'une manière complète, l'organe sécréteur de la bile y supplée, et acquiert un développement anormal.

Dans quelques provinces, on emploie le *jars* ou mâle de l'oie à garder les troupeaux de brebis; il ramène, avec autant de soin que le chien de berger, celles qui s'égarant.

Nous avons utilisé à notre profit l'habileté de quelques Palmipèdes pour la pêche. Voyez le Chinois se promenant en gondole sur les lacs du Céleste-Empire, il emporte avec lui un de ces oiseaux retenu par la patte, mais auquel il laisse une certaine liberté. L'animal ne tarde pas à être un pêcheur heureux; mais son cou est muni d'un anneau qui lui empêche de profiter des produits de son adresse; il est obligé de venir les verser entre les mains de son maître.

Les Palmipèdes nous fournissent presque tous leur duvet, pour rendre nos couches plus douces et plus moelleuses. Les oies nous fournissent en outre ces plumes avec lesquelles nous pouvons peindre nos pensées et donner un corps à nos paroles.

ECHASSIERS. — Ces oiseaux, comme leur nom l'indique, semblent montés sur des échasses, pour marcher dans les eaux peu profondes sans se mouiller. Ils ont dans le même but leurs pantalons retroussés, c'est-à-dire leurs cuisses en partie dénudées.

On les reconnaît à leurs pieds allongés, à leurs longs tarses, à leur tête et à leurs yeux petits, à leur queue courte, à leur corps comprimé sur les flancs, à leur cou et à leur bec allongés pour saisir à leurs pieds les animaux dont ils se nourrissent.

Ils ont une intelligence faible et obtuse, le caractère timide ou peureux, la voix mélancolique.

Les uns fréquentent les rivages pour faire la guerre aux poissons.

Qui n'a vu les hérons, se livrant à cet exercice, rejeter sur leurs épaules leur tête et leur cou pendant qu'ils guettent leur proie, et la saisir avec une admirable adresse quand elle passe à leur portée?

La plupart suivent les marécages pour y chercher leur nourriture: les uns ont des bordures membraneuses aux doigts pour nager dans ces lieux aquatiques; les autres ont de longs doigts pour trouver des points d'appui sur les herbes qui encombrant les lieux qu'ils parcourent.

Plusieurs de ces échassiers cherchent dans les prés ou les bois humides les vermiseaux se cachant à la base des plantes aquatiques.

Quelques-uns de ces derniers, tels que la bécasse, quand leur chair est convenablement faisandée, passent pour une nourriture exquise, surtout si l'on suit, pour les faire cuire, les conseils de Brillat-Savarin.

Gardez, disait-il à ses amis :

Gardez que votre cuisinier,
Par une imprévoyance folle,
Dans une indigne casserolle,
Fasse cuire un pareil gibier ;
Il doit du feu sentir l'approche,
Et quand l'oiseau tourne à la broche,
Votre Vatel, s'il est soigneux,
Doit, d'un liquide butyreux,
Humecter sa peau ramoitie.
La bête, par la garantie
De l'ardeur d'un feu de Vulcain,
Laisse tomber sur la rôtie,
Sous elle étendue à dessein,
La plus succulente partie
Des riches trésors de son sein.
On dit alors que la bécasse
Est le manger le plus exquis,
Et l'estomac a toujours place
Pour un morceau d'un pareil prix.

GALLINACÉS. — Les gallinacés sont parmi les oiseaux les analogues des ruminants parmi les mammifères. Ils ont un système digestif rapproché du leur. Les graines, après avoir été ramollies dans le jabot, passent dans le gégier, pour y être triturées et digérées.

Les uns, connus sous le nom *passerigalles*, intermédiaires entre les passereaux et les gallinacés, ont les doigts libres, les ailes légères, et peuvent souvent exécuter de longs voyages. Ils ne pondent que deux œufs, mais ils peuvent avoir des couvées rapprochées. Ils ne sont pas pulvérateurs, ils ne grattent pas la terre, mais ils doivent être fermés à l'époque des semailles, car ils peuvent enlever de la

terre les grains non recouverts, et qui sans eux germeraient. Quelques-uns sont en partie domestiques, mais nous quittent s'ils ne sont pas tenus convenablement.

Les *gallinacés* proprement dits ont le corps ordinairement lourd, les ailes courtes, les doigts unis à la base par une membrane formant des espèces d'entraves, le sternum échancré, les muscles pectoraux faibles. La nature a tout fait pour faire de plusieurs d'entre eux des animaux domestiques.

Les uns sont sauvages, rendent service à nos bois, et nous fournissent, comme la perdrix, un excellent gibier.

Mais la bonté savoureuse
 De leur chair délicieuse
 Leur réserve un triste sort :
 Nos appétits stomachiques
 Et nos goûts gastronomiques
 Nous font rechercher leur mort.
 Sitôt que la canicule,
 Des feux dont elle nous brûle,
 Attiédit enfin l'ardeur,
 Et que septembre ramène
 Dans nos airs plus de fraîcheur,
 Voyez là-bas dans la plaine
 Marcher cet ardent chasseur ;
 De ses noirs desseins complice,
 Sur ses pas, son levrier
 Fait à ce noble exercice,
 Cherche en courant le gibier,
 Grâce à son flair sagace,
 Il trouve bientôt la trace
 Des malheureuses perdrix,
 Et jusque dans leur retraite
 Leur essaim se voit surpris.
 Le chien à propos s'arrête,
 Se tapit comme un lézard,
 Fixe la troupe craintive,
 La fascine du regard.
 Le chasseur bientôt arrive,
 Et le gibier effaré,
 Dans ses angoisses mortelles.

Demande alors à ses ailes
 Un salut mal assuré.
 Mais le braconnier avide
 A sur lui les yeux ouverts :
 Son fusil, que son œil guide,
 Suit, de la perdrix timide,
 Tous les mouvements divers.
 Le coup part : le plomb perfide
 Atteint l'oiseau dans les airs.

Les autres gallinacés, tels que les coqs et les poules, les dindes, les pintades, les paons, etc., sont plus ou moins domestiques, ont des pontes ordinairement nombreuses, et semblent créés pour faire les honneurs de nos tables.

La poule surtout nous est précieuse par ses pontes presque journalières et par la bonté de sa chair. Engraissée avec soin, elle fait les délices des gourmets et la gloire de la Bresse et du Mans.

Les gallinacés sont pulvérateurs, en général ; ils aiment à se rouler dans la poussière ; ils grattent la terre et enlèvent le grain à moitié germé, si l'on n'a pas la précaution de les tenir loin des terres nouvellement ensemencées.

GRIMPEURS. — A cette famille appartiennent les perroquets et autres oiseaux analogues ; ils sont peu nombreux dans nos pays. Ils ont deux doigts devant et deux doigts derrière pour faciliter la faculté de grimper.

Les *pics* se servent en outre de leur queue comme d'un arc-boutant, pour favoriser leur marche ascendante.

Ils remplissent pour nous le rôle de gardes-forestiers. Ils visitent sans cesse nos bois, frappent les troncs de leur bec ; savent reconnaître, au son produit, si l'arbre est sain, et dans ce cas ils arrêtent là leurs recherches, ou si l'écorce détachée de l'aubier loge, sous elle, des vers dévorants. Souvent alors ils annoncent par un cri retentissant la rencontre de cette proie succulente. Aussitôt, à l'aide de leur bec en forme de coin, ils ont bientôt percé ou déchiré l'écorce, et atteint la larve destructive de nos bois ; ils l'embrochent à l'aide de leur langue extensible, pointue et dentelée, et la font passer dans leur gosier.

La nature a donné à ces oiseaux une chair sèche, tendineuse et de

mauvais goût, pour nous empêcher de nuire à des oiseaux qui font si bien leurs affaires, en faisant les nôtres avec intelligence.

Les *coucous*, moins essentiellement grimpeurs, nous rendent service en nous délivrant des chenilles les plus couvertes de poils grossiers, et que beaucoup d'autres oiseaux répugnent à manger; mais ils ont des mœurs singulières. Ils ne bâtissent pas de nids, ne couvent pas leurs œufs, et laissent à d'autres petits oiseaux, principalement à des passereaux, le soin de les faire éclore.

La femelle du coucou jette son dévolu sur le nid qui doit loger l'un de ses descendants. Quand son choix est fixé, elle pond son œuf à terre et le prend à son bec, et dès qu'elle voit s'éloigner les propriétaires du nid chargé de le recevoir, elle effleure en volant le nid auquel elle va confier son dépôt, et y laisse tomber son œuf, en fuyant à tire d'aile. Elle passe près de là de temps à autre pour voir si les nourriciers auxquels elle l'a confié en ont un soin convenable. Le jeune coucou, après être éclos, grossit bientôt plus que ses compagnons, et se trouvant trop gêné dans le berceau chargé de les recevoir, il pousse charitablement un de ses compagnons hors du nid, pour s'y trouver plus à son aise. Cependant les véritables parents du jeune coucou ne sont pas des êtres dénaturés, abandonnant ainsi les êtres qui leur doivent le jour, ils n'ont fait que le mettre, pour ainsi dire, en nourrice. Dès que celui-ci est en état de voler, ils le reprennent avec eux pour achever son éducation.

PASSEREAUX. — A cette famille se rattachent la plupart de nos petits oiseaux, ceux qui nous intéressent le plus par leur vivacité, par le rôle qu'ils remplissent, par leurs mœurs et souvent par leurs chants.

Presque tous animent nos campagnes pendant les beaux jours, et la plupart nous quittent du milieu de l'été à la fin de l'automne.

Mais dès que le printemps revient faire reverdir nos prés, feuiller nos bois, et tirer de leur sommeil hivernal les larves et les insectes, ils se hâtent de venir prendre part au banquet que leur prépare la nature.

Le bouvreuil, avant de retourner dans ses montagnes, ébourgeonne nos arbres fruitiers, pour leur ôter la peine d'être chargés de fruits trop abondants. Mais la plupart font la guerre aux animaux invertébrés, qui par leur nombre pourraient nuire à nos récoltes.

Chacun d'eux est chargé pour cela d'un rôle particulier. Les uns, munis d'un bec large et court, pourchassent les insectes dans les airs, et principalement les cousins et autres diptères, et les attrapent au vol, soit pendant le jour, comme les martinets et les hirondelles, soit au crépuscule et pendant la nuit, comme les engoulevents. Les martinets les poursuivent jusque dans les régions assez élevées de l'air.

Les autres leur font de mille manières une chasse continuelle, au moins pendant le printemps, et Dieu sait quelles hécatombes ils font de ces petits animaux pendant les premiers mois de l'année; mais sitôt que l'été succède aux premières chaleurs, et que les insectes deviennent moins abondants, plusieurs changent de goûts, et deviennent frugivores d'insectivores qu'ils étaient.

Le loriot et le moineau semblent oublier les chenilles devenues plus rares, pour se régaler de nos cerises. Mal en prit à plusieurs de ces derniers d'oser disputer, dans le siècle dernier, ces fruits succulents à Frédéric-le-Grand. Le roi aimait les cerises, et il s'aperçut que les moineaux les aimaient aussi. Il proscrivit ces oiseaux. Dans plusieurs endroits on mit leur tête à prix, et quelques provinces se trouvèrent totalement purgées de cette engeance; mais bientôt les chenilles se montrèrent en si grand nombre, qu'on fut obligé de rappeler ces proscrits, et de donner des récompenses pour les repeupler dans divers lieux où ils n'existaient plus. Je me rappelle avoir passé dans l'une de ces provinces allemandes, où l'on avait fait une Saint-Barthélemy de ces oiseaux, et les nouveaux venus qui y avaient été introduits semblaient avoir eu vent des massacres faits autrefois de leurs semblables, et ne rentraient qu'avec crainte sur cette terre inhospitalière.

Le moineau nous fait des torts plus graves que celui de manger nos cerises : plus tard, il se jette sur nos moissons et y prélève par fois une dime un peu forte.

Une foule d'autres passereaux perdent leurs habitudes du printemps pour courir à un autre genre de nourriture.

Le chardonneret épeluche nos graines de chardons, et nous rend le service de diminuer le nombre de celles que le vent emporte pour les semer au loin; mais il visite aussi nos chenevières, en y laissant de nombreuses traces de son passage.

Les fauvettes se gorgent des graines de sureau et autres semblables.

Les grives se régalaient des semences du guy, et vont rendre ces semences non digérées sur une foule d'arbres qui se couvrent plus tard de leurs frondes parasites.

Une foule de passereaux mettent à profit les graines éparses sur la terre, et celles qui pendent encore aux arbres ou aux arbrisseaux. Chacun en tire sa part.

Puis arrive l'époque de la chasse, pendant laquelle nous faisons payer à ces petits pillards les dommages qu'ils nous ont causés.

La nature semble même avoir donné à plusieurs espèces, telles que les cailles et les alouettes, la faculté d'avoir des couvées plus nombreuses pour nous inviter à mettre à profit leur fécondité.

Plus tard arrive le moment des migrations. Les oiseaux des contrées peu favorisées quittent les lieux qui les ont vu naître pour des pays plus doux.

Dans ces déplacements, les grives se rassemblent pour voyager ensemble, et s'abattent parfois en si grand nombre sur nos vignes, qu'elles ont bientôt enlevé la valeur de plusieurs pièces de vin à celles qui ont le malheur de recevoir leur visite (1).

Les mésanges se cramponnent, en passant dans nos champs, contre les bourses de la chrysothèque, déchirent avec leur bec les tentes de soie sous lesquelles se cachent les chenilles, et nous rendent le service d'en immoler un grand nombre.

Le bec-croisé, en fuyant les pays situés plus au nord, dépouille nos tuyas et autres arbres verts des graines cachées dans leurs cônes.

La lune de novembre voit arriver les bécasses, pour faire les délices des gourmets.

C'est ainsi que chaque passereau a son rôle marqué dans la nature, pour contribuer à maintenir cette harmonie que nous ne pouvons nous lasser d'admirer.

Entre les passereaux et les véritables oiseaux de proie, se placent des oiseaux remarquables par la forme et la force de leur bec, comme les corbeaux et les pies, qui détruisent par fois bon nombre de petits oiseaux.

Parmi les passereaux, quelques-uns comme les ortolans, les bec-

(1) Un de mes compatriotes, possesseur de vignes d'un crû recherché, entretient dans ces moments, pendant plusieurs jours, un jeune garçon chargé de battre du tambour, pour forcer ces visiteuses à ne pas s'arrêter dans ses vignobles.

figues, sont faits pour flatter notre palais; mais il faut avoir l'esprit dis-olu des Romains pour faire servir aux jouissances du goût le rossignol, qui procure des plaisirs si doux à nos oreilles.

A mesure que le soleil rétrécit le cercle qu'il parcourt chaque jour, et que les froids commencent à se faire sentir, les palmipèdes du nord, suivis de la foule nombreuse qu'ils ont pu élever en paix, viennent chercher sur nos étangs leur nourriture, et contribuer à la nôtre.

RAPACES. — Dans toutes les classes d'animaux, la nature en a chargé un certain nombre, du soin de refréner la trop grande multiplication des autres, et de réduire leur nombre à des proportions convenables. Les rapaces ont cette mission parmi les oiseaux.

Nous ne nous occuperons pas ici des vautours, destinés dans les pays chauds, où les chairs se corrompent si facilement, à purger la terre de celles qui sont en putréfaction, et des autres immondices.

Ceux de nos pays se reconnaissent de suite aux caractères indiqués par Lafontaine :

Au bec retors, à la tranchante serre.

Les uns sont chargés d'exercer leurs ravages pendant le jour; les autres, pendant la nuit.

Parmi les diurnes, les espèces de grande taille se tiennent ordinairement dans les endroits déserts, parmi les rochers les plus escarpés et les plus abruptes. Ils y font principalement la guerre à des mammifères de petite ou de faible taille.

Les autres diurnes ne craignent pas de vivre plus près de nous, et quelques-uns nous causent parfois des dommages, en enlevant nos poules et nos pigeons sur lesquels notre vigilance est en défaut; mais plusieurs ne laissent pas que de nous rendre des services (1).

La buse, qui pendant des heures entières reste perchée sur une branche, examine du haut de son belvédère ce qui se passe dans les champs qui l'entourent, et souvent elle enlève une taupe qui s'éloigne de sa retraite souterraine, ou un rat qui ose quitter son trou.

Parmi les rapaces nocturnes, le scops, petite espèce crépusculaire,

(1) La buse du curé de Belesmes, dont nous a parlé Buffon, avait appris à connaître les poules de la basse-cour de son maître, et savait les respecter; elle n'était pas si réservée pour les oiseaux domestiques des voisins.

surprend souvent les petits passereaux qui s'amuse à papillonner le soir, et à perdre leur temps au lieu de se coucher (1).

Les autres, au contraire, servent nos intérêts au lieu de nous nuire. Pendant notre sommeil, ils font la guerre à ces rongeurs qui nous causent mille dommages.

L'un de mes amis avait un nid d'effraie dans son grenier. Chaque nuit, les parents apportaient à leurs petits six ou huit rongeurs auxquels ils coupaient les pattes, et les mettaient à la portée de leurs nourrissons, pour que ceux-ci pussent les manger à leur aise.

Les habitants de la campagne, quand ils peuvent tuer une chouette ou autre rapace nocturne, la clouent triomphalement à leur portail, sans se douter qu'ils ont détruit un auxiliaire utile.

Ce sujet nous conduit aux chasses trop actives et intempestives faites aux petits oiseaux.

V. — DES CHASSES TROP ACTIVES FAITES AUX PETITS OISEAUX

Depuis qu'on s'est mis à étaler sur nos marchés des oiseaux de peu de valeur, et qu'on trouve facilement à en réaliser le prix, non seulement les braconniers, mais la plupart des gamins de la campagne capables de se servir d'un fusil, se sont mis à faire à ces volatiles une chasse désastreuse.

Ils déciment les pinsons et autres passereaux fidèles à nos champs pendant l'hiver, qui nous consolent du départ des autres oiseaux et se prépareraient au printemps à peupler nos jardins et nos bosquets de leurs descendants. Ces oiseaux d'ailleurs ont généralement des pontes et des couvées peu ou médiocrement nombreuses.

On ne saurait dire combien ces chasses trop actives et véritablement inopportunes contribuent à la dépopulation des petits oiseaux dans nos pays.

La loi devrait mettre obstacle à cette dépopulation. (2)

(1) En 1836, je trouvai un jour dans la vieille église de Maguelonne, près Montpellier, un nid de scops, au pied duquel il y avait la dépouille de plus de soixante petits traquets stapazins, pris au crépuscule sur les luzernes des champs environnants.

(2) Il suffirait de mettre sur les oiseaux qui restent fidèles à nos campagnes un impôt assez élevé pour empêcher à ces chasseurs, qui les déciment pendant l'hiver, de trouver un bénéfice à les vendre.

VI. — DES CHASSES INOCCUPÉES FAITES AUX OISEAUX

Dans quelques endroits du midi on cherche, à l'aide de hameçons et d'insectes grossièrement figurés, à prendre au vol les hirondelles, qui nous débarrassent avec tant de soins des cousins et autres diptères importuns.

La dépopulation des oiseaux est due non seulement aux chasses trop actives, mais aussi à celles qui sont faites dans un temps inopportun.

Ainsi, dans quelques départements, on permet jusqu'à une époque assez avancée du printemps la chasse aux bécasses. Ces pauvres oiseaux reviennent alors des pays plus chauds, dans un état de maigreur qui témoigne des privations qu'elles ont endurées. Elles passent dans nos pays pour retourner dans le nord nous préparer une nouvelle famille, avec laquelle elles reviendraient en novembre réjouir les chasseurs et les gourmets.

Leur faire la chasse au printemps, c'est tuer la poule aux œufs d'or.

On a établi pour la pêche des époques où il est interdit de faire la guerre aux poissons, pour leur donner le temps de vivre sans trouble, au moment où ils se disposent à faire leur ponte. (1)

Ne devrait-on pas avoir les mêmes soins pour les oiseaux. Pense-t-on que ce soit pour nous donner le plaisir de leur faire la chasse, que les canards et autres oiseaux analogues restent sur nos étangs jusqu'aux jours assez avancés du printemps ?

Ils sont forcés, avant de reprendre leur vol vers le nord, d'attendre que les glaces qui couvrent les lacs près desquels ils doivent pondre, soient fondues.

Pourquoi troubler leurs amours et les prémices de leurs noces ?

Pourquoi plonger probablement dans le deuil des individus déjà appariés ? Pourquoi ne pas leur laisser le temps de faire leur ponte et de revenir aux approches des froids, suivis d'une nombreuse famille que nous décimerons ?

La chasse devrait être interdite à partir du 1^{er} février.

(1) Et peut-être cette année, en raison de la température exceptionnelle que nous avons eue, l'époque de l'ouverture de la chasse devrait-elle être reculée de quelques jours.

Si ces pages avaient l'heureux hasard de tomber sous les yeux de nos législateurs, je me féliciterais de les avoir écrites, si elles pouvaient leur inspirer l'idée de prendre des moyens propres à empêcher la dépopulation des petits oiseaux et des oiseaux utiles.
